

Bulletin bibliographique

Autor(en): **Mayer, E.**

Objektyp: **BookReview**

Zeitschrift: **Revue Militaire Suisse**

Band (Jahr): **82 (1937)**

Heft 6

PDF erstellt am: **21.07.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE

DE TANNENBERG A CAPORETTO

Le coup de dés de Tannenberg, par le colonel J. Argueyrolles. Préface du général Weygand. Editions de la Nouvelle Revue Critique, Paris. 224 p. in-8. Prix : 20 fr. fr.

Comment fut porté le coup d'arrêt qui immobilisa au seuil de l'Empire germanique l'adversaire moscovite ?

Comment une armée de 170 000 combattants réussit-elle à défaire aussi complètement un groupement de près d'un demi-million ?

Comment l'un des chefs les plus valeureux de l'armée russe fut-il précipité dans ce cataclysme qui l'accula au suicide ?

Fatalité ? Faute ou trahison ?

Telles sont les questions que le colonel Argueyrolles se pose dans son avant-propos et auxquelles il répond de façon magistrale dans son livre : *Le coup de dés de Tannenberg*.

Il est certain que le hasard a bien servi les Allemands dans cette mémorable campagne et cela justifie amplement le titre de l'ouvrage. Les fautes des Russes ont servi les Allemands en Prusse orientale au moins autant que les fautes des Autrichiens ont servi Bonaparte en Italie. Et ce ne sont pas seulement les généraux d'armée russes qui ont fauté, mais tous ceux qui ont eu une responsabilité dans la préparation à la guerre de l'armée et du peuple russes.

Il y a eu des fautes si graves qu'elles autorisent dans bien des cas le soupçon de trahison.

Le coup de dés de Tannenberg est des plus instructifs à étudier pour les officiers d'une petite armée comme la nôtre. On y retrouve l'éternelle leçon que si, à valeur égale, la victoire est aux gros bataillons, la valeur a plus d'importance que le nombre.

Il y a, pour nous, un certain réconfort à lire comment une armée du même ordre de grandeur que la nôtre a pu, non seulement tenir tête à deux armées dont chacune était plus nombreuse qu'elle-même, mais détruire l'une et chasser l'autre du territoire national.

Une des raisons de cette victoire décisive, que l'auteur relève avec force, réside dans le fait que le commandement allemand connaissait à fond le terrain très spécial de la Prusse orientale, tandis que les généraux russes et leurs troupes pataugeaient, au propre et au figuré, dans ce dédale de lacs et de forêts.

Notre Suisse aussi présente un terrain où les lacs et les forêts abondent, avec quelques autres spécialités en plus. Et notre territoire est si restreint que nous pouvons, en temps de paix, apprendre sans peine à en tirer parti mieux que n'importe quel envahisseur étranger.

Il n'est peut-être pas inutile de rappeler qu'en 1799 un général

français a remporté, à Zurich, une victoire tout aussi complète que celle de Tannenberg, et cela aussi sur deux armées russes cherchant à l'encercler, l'une, celle de Korsakof par l'est, l'autre, celle de Souvarof, par le sud.

Les mêmes causes qui ont prévalu à Tannenberg, avaient déjà prévalu à Zurich, et la principale d'entre elles était déjà la supériorité dans l'utilisation des particularités du terrain pour la manœuvre. Masséna, comme Ludendorf, s'y est montré passé maître, tandis que les Russes n'ont su, ni à Zurich ni à Tannenberg, manœuvrer dans un terrain qu'ils ne connaissaient pas. En terrain difficile, la supériorité du nombre et du matériel ne prévaut pas sur la supériorité manœuvrière. Le nombre peut même devenir la cause principale de la défaite, lorsque le terrain empêche à la fois de déployer les masses et de les ravitailler.

Tannenberg nous démontre, ou plutôt nous rappelle, que, dans un terrain comme le nôtre, une armée de l'ordre de grandeur de la nôtre, peut vaincre décisivement un envahisseur bien supérieur en nombre. Pour cela, il n'est pas nécessaire que nos chefs soient tous des Masséna, des Lecourbe, des Ludendorf, Mackensen ou v. François ; il faut surtout qu'ils sachent utiliser les avantages de notre terrain et que nos troupes sachent y manœuvrer, offensivement et défensivement.

* * *

Il peut, à première vue, sembler bien osé de chercher à tirer d'une gigantesque opération comme celle de Caporetto des enseignements pour la défense de la Suisse. En y regardant de plus près, on trouve cependant une certaine analogie, sous plusieurs rapports, avec ce qui pourrait se passer en cas d'intervention de l'armée suisse dans une guerre mondiale.

Tout d'abord, le théâtre des opérations rappelait beaucoup la Suisse par son caractère montagneux. Ensuite, par des dispositions judicieuses, les Austro-Allemands ont réussi, avec une armée de l'ordre de grandeur de l'armée suisse, à bousculer tout le dispositif des armées italiennes infiniment plus nombreuses.

Il y a donc intérêt, pour Caporetto comme pour Tannenberg, à rechercher les causes qui ont permis à la petite armée de vaincre la grande. Pour cette recherche, on ne peut guère trouver un meilleur guide que le livre du colonel Conquet : *La bataille de Caporetto*¹.

Une chose qui frappe, c'est que dans l'opération de Caporetto, comme dans celle de Tannenberg, on s'est relativement peu battu. D'après le rapport de la Commission d'enquête italienne, les armées italiennes avaient perdu, après dix-huit jours de bataille, 260 000 prisonniers, 350 000 débandés et seulement 40 000 tués et blessés sur 1 400 000 combattants engagés. C'est dire que la victoire avait brisé les forces morales du vaincu bien plus que ses forces matérielles, puisqu'il n'avait perdu, en tués et blessés, que 3 % des effectifs engagés. Et l'armée qui avait obtenu ce résultat n'avait engagé, au début, que 15 divisions, soit environ 200 000, mais au bon endroit et de la bonne manière. En plaine, cette

¹ Colonel Conquet : *La bataille de Caporetto*, dans le cadre des opérations sur le front italien. Préface du maréchal Pétain. Paris, librairie Plon. 318 p. avec 18 cartes et croquis.

petite armée, même après un succès initial, aurait certainement été submergée par les masses ennemies six ou sept fois plus nombreuses. Grâce au compartimentage du terrain montagneux, le premier succès, obtenu par surprise, permit à l'assaillant de saisir successivement les communications de l'adversaire et de le forcer à une retraite désastreuse.

Et pourtant cet adversaire était loin d'être méprisable : il avait, quelques semaines auparavant, conquis de haute lutte le plateau solidement fortifié de Bainsizza.

Le moral, en septembre 1917, n'était, à vrai dire, haut ni en Italie ni en Autriche-Hongrie. Cette dernière avait perdu, depuis le début de la guerre, plus de trois millions d'hommes, dont moitié de prisonniers. L'armée était épuisée, le peuple à bout de souffle. En Italie, le mot d'ordre de l'opposition était : plus d'hiver dans les tranchées. Le généralissime Cadorna, lui, préparait cet hiver dans les tranchées, sans aucune intention offensive avant 1918.

Les masses en présence étaient impuissantes à rompre l'équilibre. Pour le rompre, il a suffi de l'intervention d'une force neuve, organisée non pas en nombre, mais en puissance, la 14^e armée allemande, dont la moitié des troupes étaient autrichiennes mais le commandement, l'esprit et l'équipement allemands, c'est-à-dire offensifs.

Une armée française équivalente aurait très probablement rompu l'équilibre en sens inverse.

L'armée suisse, intervenant à ce moment-là, à la manière de la 14^e armée à Caporetto, et au bon endroit, aurait pu, malgré ses effectifs relativement faibles, jouer aussi un rôle décisif.

Neus tirons, en somme, de Tannenberg et de Caporetto, à peu près la même leçon. Des armées nettement inférieures à leurs adversaires en nombre et en équipement matériel ont pu, au début et au cours de la guerre mondiale, dans des terrains présentant des difficultés analogues à celles des nôtres, remporter des victoires décisives. Et ces victoires, elles les ont dues à la supériorité de leur moral d'une part, de leurs aptitudes manœuvrières d'autre part.

Si nous savons maintenir notre armée à un haut degré d'efficacité, sous ces deux rapports, nous aurons peu à craindre d'un envahisseur, même s'il attaque la Suisse, comme en 1799, sur deux fronts à la fois, avec des masses qui ne parviendront ni à se déployer ni à se ravitailler dans les régions montagneuses, boisées ou lacustres de notre pays.

L.

La guerre et les hommes. (Réflexions d'après-guerre), par le général Debeney. — Un vol in-8 de 382 pages. Paris, librairie Plon, 1937. — Prix : 20 fr. (français).

Comme l'indique le sous-titre, ce volume contient des réflexions sur divers sujets militaires. L'auteur commence par un court résumé de sa carrière, montrant comment il a occupé des situations et acquis une expérience en vertu de quoi il peut parler avec autorité de tout ce qui a rapport à la guerre. Il examine ensuite,

tour à tour, le matériel, les troupes, les forces morales, le commandement, la forme des opérations, l'organisation moderne, le problème de la couverture, les cadres et les élites, la doctrine, les coalitions, la préparation morale du pays. Comme on le voit, il touche à tous les sujets importants. Il ne les traite pas tous à fond ; mais il n'en est pas un sur lequel il n'émette des idées intéressantes. Il présente avec habileté des aperçus pénétrants, et il montre un esprit ouvert aux nouveautés. Mais, tout désireux qu'il soit d'accueillir le progrès, il reste résolument conservateur. Il l'est, en particulier, dans la question de l'armée de métier, question qui, — on le sait, — est (ou cherche à être) à l'ordre du jour en France.

Le général Debeney écrit avec verve, avec désinvolture, avec esprit, dans un style élégant. Son livre présente, d'un bout à l'autre, un très vif intérêt. Peut-être regrettera-t-on de n'y trouver presque aucun jugement sur les hommes. C'est grand dommage. Les circonstances l'ont pourtant mis en situation de fréquenter et, par conséquent, d'apprécier nombre de hautes personnalités sur la véritable valeur de qui on aimerait à être renseigné. Sauf quelques mots sur les *Mémoires* de Joffre et de Foch et, par ci par là, sur un Nivelles, un Pétain, il ne quitte guère le domaine des idées. Il discute des théories, des pratiques, des actes, des techniques. Il est muet ou presque muet sur les individus. A cet égard, son livre est à rapprocher de celui de Marmont (*De l'esprit des institutions militaires*). Et ce rapprochement constitue, ce me semble, un éloge qui doit lui suffire.

Lieut.-col. E. MAYER.

Le problème militaire français, par Paul Reynaud. — Un volume in-12, de 108 pages. Paris, Flammarion, 1937. Prix : 6 fr. 75 (français).

Cette mince brochure mérite une attention particulière, parce que son auteur est un homme politique important, très écouté au parlement français, et qui aspire (ou qu'on pousse) à devenir plus ou moins prochainement ministre de la guerre. Il y a donc intérêt à connaître ses idées sur le rôle éventuel et l'organisation nécessaire de l'armée.

Il s'est visiblement inspiré des idées, brillamment présentées par le lieutenant-colonel Charles de Gaulle dans le livre (*Vers l'armée de métier*) qui a eu un si grand retentissement — et, d'ailleurs, très légitime — qu'il est inutile d'en rappeler la pensée maîtresse. Discutons-en plutôt certains points. La question en vaut assurément la peine.

Il ne faut peut-être pas beaucoup compter sur les militaires servant par contrat (p. 38), car il peut arriver qu'ils aient accepté de s'enrégimenter pour tout autre motif que par désir de se battre. Il y a les volontaires qui s'engagent par ardeur patriotique. D'autres ne cherchent qu'un gagne-pain dans la profession des armes.

Est-il vrai que « l'homme de la rue » apprenne le métier de mitrailleur en deux heures et qu'il faille beaucoup de temps à un chauffeur de taxi pour conduire un char d'assaut ? (P. 36-37.) Il semble que peu de temps y suffise.

D'autre part, est-il certain que l'offensive soit le plus sûr moyen de faire la guerre et d'arriver à la victoire (p. 33), et que la défensive systématique soit « une stratégie de souffre-douleur » ? (P. 29.) La campagne de 1812 semble prouver le contraire.

Enfin, est-il sage de prévoir qu'une guerre avec l'Allemagne serait fatalement courte ? (P. 40.) Cette brièveté est démontrée par des arguments qui seraient très probants si la réalité n'avait des raisons que la raison ne connaît pas.

La nécessité de faire brèche à la victoire dans la grande bataille des peuples mobilisés n'apparaît pas de toute évidence, elle non plus.

Enfin, et sans m'arrêter à quelques autres points de détail, je proteste contre cette affirmation que « le centre de gravité des forces françaises reste sur terre, parce que la France est menacée d'invasion », argument tiré du principe homéopathique : *similia similibus* ! C'est peut-être justement parce que l'ennemi se propose d'agir sur terre qu'on aurait intérêt à agir par le ciel.

Ce n'est pas le lieu d'ouvrir le débat. J'ai seulement voulu montrer que la petite brochure de M. Paul Reynaud est extrêmement suggestive, pleine de données exactes, de propositions séduisantes, mais de conclusions parfois contestables.

Lieut.-col. E. M.

A NOS ABONNÉS

Ayant à faire des recherches dans nos archives, nous constatons à notre grande surprise qu'elles ne sont pas complètes. Nous nous permettons de faire appel à nos lecteurs pour remplacer les collections et livraisons nous manquant, par des exemplaires qui n'auraient plus d'utilité dans leurs bibliothèques, le journal ayant perdu pour eux sa valeur une fois l'actualité passée.

1920 collection.

1928 » et particulièrement les Nos 3 et 10.

1931 » et particulièrement le N^o 7.

1932 » et particulièrement les Nos 1, 2, 10 et 11.